VOL. XLVII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 4 SEPTEMBRE 1918 — No. 42

ABONNEMENTS

Canada .... $1.00 par année
Etats-Unis .... 1.50 " "
Europe .... 2.50 " "

Tarif des Annonces

1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN
IMPRIMEUR

Tou[illegible]cations concernant le jou[illegible]rie devront être adressées [illegible]
L[illegible]
42 AVENU[illegible]ER
SAINT-BONIFACE [illegible]NITOBA
Téléphone : Ma[illegible]377

Alex. Bourbeau Govenment Office

NOS JEUNES CONSCRITS

Les journaux de la province de Québec nous disent que les jeunes gens qui avaient fui le service militaire se sont rendus en grand nombre à l'appel que la presse du pays a fait lors du sursis accordé par le gouvernement.

Sur l'initiative de M. A. Sauvé, chef de l'opposition de Québec, des procédés seront pris pour demander au gouvernement fédéral d'accorder un autre delai pour les mêmes raisons que nous avons mentionnées nous-mêmes dans des articles précédents.

Le maire de Québec, M. Lavigueur, député à Ottawa, aurait lui-même présenté la requête au cabinet.

Espérons que cette démarche aura plein succès.

Il ne faut pas croire que les nôtres sont les seuls qui se soient écartés du chemin droit de la soumission à la loi.

Loin de là.

Mais comme nous l'avons dit très souvent, même au risque d'une répétition fatiguante et ennuyeuse, nous ne pouvons nous taire sur ce sujet, car nous croyons sincèrement faire notre devoir de patriote en ramenant continuellement la pensée de nos lecteurs sur ce point capital.

Il s'agit ici de l'avenir de notre race.

Nous voulons que la guerre finie, notre peuple se trouve vis-à-vis la couronne Anglaise dans la même situation d'honneur et de loyauté où il se tenait fièrement avant l'incendie désastreux que le Kaiser prussien a fait éclater en 1914.

Un peuple, qui pendant ces temps troublés, malgré les outrages dont on l'aura accablé, aura quand même fait son devoir, se sera placé dans une position d'une solidité telle qu'il ne pourra en être délogé.

Il faut pour cela faire taire ses susceptibiltés, son amour propre blessé.

Il faut songer qu'en ce moment on lutte pour l'humanité et les vrais principes chrétiens.

Il faut tenir ses yeux attachés sur cette noble et généreuse France, dont la gloire éblouit le monde et ne peut manquer de faire tresaillir nos coeurs français jusque dans leurs fibres les plus intimes.

Il faut tenir la main sur le livre saint qui fut le temoin et le gage de notre loyauté fidèle et inaltérable.

Il faut songer à l'avenir de nos enfants et au bonheur futur de tous ces jeunes hommes, qui aujourd'hui sont appelés à passer par le chemin de la souffrance, du sacrifice et de l'héroïsme pour sauver notre race et la placer au rang des plus grandes nations.

Notre jeunesse canadienne-française de l'Ouest a fait son devoir. Un petit nombre se sont écartés du vrai chemin.

Donnons-nous la main pour les ramener et les empêcher de se perdre eux-mêmes.

Il nous semble qu'il y a ici pour chacun de nous, une oeuvre, un devoir à accomplir.

Faisons le sans hésitation; hâtons-nous.

Celui qui par ses conseils, ses encouragements, son travail réussira à ramener à la société et aux bienfaits de la civilisation, un frère aujourd'hui perdu dans les bois, aura rempli non-seulement un devoir de haut patriotisme, mais il aura fait un acte chrétien de la plus belle et de la plus noble charité.

L'ECOLE

Nos écoles, nos maisons d'éducation ouvrent leurs portes cette semaine.

Ne manquons pas d'y envoyer nos enfants.

Ici encore il s'agit de l'avenir de nôtre race.

Soyons bien convaincus que si nous ne prenons pas les moyens de nous sauver nous-mêmes, les autres ne le feront pas pour nous.

L'instruction, la bonne éducation sont les armes, les outils dont nous avons le plus besoin pour avancer dans le chemin souvent difficile et épineux de la vie.

N'allons pas, par parcimonie ou par craintes futiles, négliger de faire instruire nos fils et nos filles.

Ces enfants seraient plus tard ies prmiers à blâmer leurs parents pour cette négligence coupable.

Les bienfaits, les avantages, la nécessité de l'éducation ne se discutent pas.

L'avenir appartient aux peuples les plus instruits.

La Providence a béni largement notre nationalité.

Nous avons le talent nécessaire pour faire notre chemin dans le monde, nous serions criminels si nous allions négliger de développer les ressources dont nous disposons.

Il n'y a pas d'argent, de dépenses qui tiennent en face de l'obligation morale des parents d'envoyer leurs enfants à l'école.

Tout homme qui dans une paroisse se refuse à ce devoir, devrait être montré du doigt par ses co-paroissiens.

Au lieu de l'insouciance on devrait au contraire pouvoir constater une belle émulation chez tous ceux dont le foyer est béni par des enfants.

La guerre, les lois scolaires manitobaines, au lieu d'être des obstacles devraient au contraire être des aiguillons pour pousser nos populations dans la voie de l'instruction.

Si cette année les registres de classes, pouvaient donner la preuve que pas une de nos familles Canadiennes-françaises n'a failli sur ce point, ce serait l'un des plus beaux témoignages de la culture et de l'élevation de l'esprit civique de nos populations.

QUELQUES REMARQUES

Depuis un mois environ les alliés procèdent, comme nous l'avons expliqué la semaine dernière, à la réduction de *deux foyers de résistance* boches. Au nord, les Anglais, aidés d'Américains, ont déjà diminué presque de moitié la poche des Flandres, véritable canon braqué sur le coeur de l'Angleterre par la menace qu'elle constituait pour Calais et Dunkerque. Plus au sud, d'Arras à Soissons, les Anglo-Français, aidés de quelques unités américaines tout à fait au sud, sont victorieux sans-à-coup depuis quatre semaines. Tous font les prodiges.

Des statistiques officielles publiées lundi soir disent que plus de 130,000 prisonniers ont été faits depuis le 18 juillet. Les Français ont capturé 75,900 boches et les Anglais 57,318. L'avance maximum française sur le front de Picardie a été de 29 milles en profondeur, de Moreuil aux portes de Ham; celle des Anglais,—et il se trouve que des Canadiens étaient en contact avec les Français au point de soudure — est d'environ 18 milles de Villers-Bretonneux à la Somme au sud de Peronne.

Sur un front de 200 kilomètres, (120 milles) les alliés sont partout vainqueurs. Partout les Allemands cèdent du terrain, et cela, quotidiennement.

Depuis quelques jours surtout les Anglais font merveille.

Le moral Allemand baisse, en proportion que le moral allié monte. Pourquoi? Voici l'explication :

"Pourquoi les masses germaniques ont-elles effectué une avance si rapide au 27 mai? Parce qu'elles se sont jetées sur nous, comme Clemenceau l'a dit à la tribune de la Chambre, *à cinq contre un*, et qu'elles n'ont rencontré devant elles qu'une poignée de défenseurs, qu'un petit paquet de renfort venait chaque jour remplacer. Il a fallu une semaine pour que l'ennemi se trouvât en présence de forces françaises dont l'effectif ne fût par trop disproportionné. *Dès que notre armée fut présente l'élan ennemi a été brisé.*

Qu'est-il advenu au 18 juillet? Sur le terrain de combat, l'Allemagne avait amassé une armée formidable, toutes ses unités d'élite, appuyées par un matériel d'une puissance énorme. Elle s'est précipitée sur la Marne pour déborder les défenseurs de Paris et pour menacer, pour atteindre ultérieurement la capitale. C'est à cet adversaire en pleine force, en plein élan que se sont attaquées nos troupes le 18 juillet. Il ne s'agit pas alors d'une surprise, mais d'une énorme bataille entre adversaires de forces égales. Dès le premier jour nous l'avons nettement emporté. Depuis lors, avec une fureur admirable, nos soldats n'ont pas cessé de repousser et de battre le Boche, chaque jour davantage. Nos généraux ont à tous instants dirigé cette immense mêlée avec une étonnante sûreté, et quinze jours de ces formidables combats contraignirent l'ennemi à une retraite telle que les résultats de sa ruée du 27 mai se trouvèrent annulés.

Dans une bataille qui met aux prises quatre-vingts divisions allemandes, soit plus d'un million d'hommes, et les troupes françaises appuyées par de magnifiques contingents américains, anglais et italiens, et qui se termine par la défaite de l'armée impériale, *le gain matériel*, si étendu soit-il, *est nettement inférieur au gain moral.* Comment les soldats ennemis ne reconnaîtraient-ils pas *la valeur et la puissance d'adversaires qui les ont terrassés, alors qu'eux-mêmes étaient à l'apogée de leurs forces?* La portée de la victoire française se mesure par la gravité de la déception dont témoigne la nation allemande, et elle se mesure aussi au retentissement qu'elle a obtenu dans le monde entier."

Le fait le plus remarquable depuis le 21 mars est le suivant : chaque fois que Ludendorff a voulu changer son offensive de front et porter ses coups ailleurs, il lui a fallu de quinze à trente jours de repos, de souffle, de réorganisation, avant de pouvoir porter son nouveau coup avec chance de succès. Foch, lui, avait à peine terminé sa poussée sur la Marne et la Vesle que *moins de deux jours* plus tard, l'offensive de Picardie se déclanchait. *Pendant* cette dernière *sans aucun repos*, la poussée anglaise des Flandres se produisait. Les allemands n'y comprennent plus rien! Ce n'est plus de jeu, disent-ils maintenant qu'ils sont battus: La paix! De même les villes de la vallée du Rhin, maintenant que l'aviation alliée, règnant en maître les arrose copieusement de bombes, trouvent que ce n'est plus de jeu. Elles supplient le gouvernement Allemand d'arriver avec les alliés à un accord ayant pour but d'arrêter le bombardement des villes ouvertes, etc., etc.

Autre chose : Berlin est en état de siège. Une programde defaitiste, que le gouvernement Allemand ne peut arrêter, bat son plein en Allemagne. Le peuple clame pour la paix à tout prix. Des régiments boches se révoltent presque chaque jour!

Autre remarque : Les effectifs allemands fondent:

LES PERTES ALLEMANDES

Aujourd'hui, les pertes subies par l'armée allemande depuis le 21 mars dépassent le million.

La victoire eût justifié les pertes les plus lourdes. Comme elle tardait à venir, déjà le peuple allemand montrait de l'irritation et de l'inquiétude : tant de sacrifices demeurerait-ils vains!

Il n'est plus question, aujourd'hui, de victoire ni de demi-succès, mais de défaite. A l'intérieur de l'Allemagne le trouble et le désarroi sont manifestes, et des voix s'élèvent qui demandent : qu'a-t-on fait de nos enfants?

"J'ai ménagé leur sang, j'ai conservé leur force", proteste Ludendorff!

Que dira le peuple allemand, demain, quand il connaîtra l'étendue de ses sacrifices?

Ludendorff, quand il parle du "sang et de la force de ses soldats" sait mieux que personne que devant Amiens, dans les boues de la Lys, dans les champs de Montdidier, sur les plateaux de Chaudun et de Dommiers au sud de Soissons, dans les craies de Champagne, l'armée allemande a versé à flots son sang le meilleur, et qu'elle a laissé sa force entre l'Aisne et la Marne.

Depuis le 15 juillet, plus de 70 divisions— le tiers de l'armée allemande sur le front de France, les deux cinquièmes des divisions qui ont mené la bataille en 1918—sont venues se battre au sud de l'Aisne seulement; toutes ont été brisées dans l'étau des armées Mangin, Degoutte et Berthelot; il n'en est pas une qui ait repassé l'Aisne en "condition" satisfaisante; certaines sont plus qu'à moitié détruites; quelques-unes (au sud de Soissons, par exemple) ont jeté leurs armées et pris la fuite.

Pour se donner l'illusion de la force *sur le papier*, afin de garder le même nombre de divisions, Ludendorff avait ordonné, après l'offensive française sur la Marne, de ramener l'effectif de ses bataillons à 880 hommes (au lieu de 1,000). Il y a quelqus jours, il l'a ramené à 650! Et *malgré cela*, au lieu de 206 divisions boches qu'ils avaient devant eux le 21 mars les alliés, n'en ont plus 196 aujourd'hui!

L'armée allemande ressemble à un formidable organisme dont on a abusé. Mais elle st encore capable de porter des coups redoutables, il ne faut pas l'oublier.

Si les effectifs, le moral et les ressources allemandes fondent, mettons en face pour conclure, et laissons nos lecteurs se former leur opinion sur les résultats certains, à bref delai,—*relativement à déjà quatre années de guerre bien entendu*,—mettons en face disons-nous: la puissance des Etats-Unis :

"La période de préparation américaine est terminée; la seule pensée de l'Amérique est maintenant de gagner la guerre, et il n'y aura pas de ralentissement dans ses efforts jusqu'à ce que cet objectif soit atteint. L'Amérique a vingt millions d'hommes en âge militaire; chaque année plus d'un million de jeunes gens atteignent l'âge de 21 ans. L'Amérique possède dans le monde la plus grande puissance industrielle soutenue par la plus grande richesse. La production agricole de l'Amérique est si forte que s'il était nécessaire, elle pourrai: alimenter les populations de Grande-Bretagne, de France, d'Italie et la sienne propre, et maintenir en même temps les armées combattant contre le militarisme prussien munies de rations complètes."

DES SOLDATS PAR MILLIONS

"Il y a maintenant en Europe un million et demi de soldats américains; avant fin octobre, il y en aura deux millions, et en dehors de ceux-ci, un million et demi s'entrainent en Amérique. Ce sont de bons soldats, tous des hommes jeunes et forts, de vingt-et-un à trente ans, égalant les meilleures troupes d'assaut.

"Chaque jour, dix mille de ces superbes soldats quittent l'Amérique pour le champ de bataille et traversent l'Atlantique sans être inquiétés par les sous marins-marins, qui attaquent rarement les batiments armés et dont la proie est constituée par les vaisseaux sans défense. *La proportion des soldats américains qui ont perdu la vie au cours de la traversée de l'Atlantique est beaucoup moindre que celle des soldats allemands tués par accident de chemin de fer au cours de leur transport de Russie à la frontière française.*

"Le soldat américain est magnifiquement armé et équipé, ses vêtements sont tout de laine, ses chaussures sont des meilleures. Il y a en Amérique abondance de cuir et d'étoffes comme il y a abondance de vivres.

"Sans tenir compte des quantités énormes de munitions de guerre fournies aux Alliés, le gouvernement américain a, depuis qu'il est entré en guerre, manufacturé pour son propre usage une quantité de fusils permettant d'en donner deux à chaque homme. Le taux actuel de la livraison des fusils américains est de 54,211 par semaine, mais ce qui est plus important encore, c'est le fait que l'Amérique construit maintenant des mitrailleuses à raison de cinq mille par semaine; au total, 82,540 ont été construites depuis que l'Amérique est entrée en guerre.

DES MUNITIONS PAR MILLIARDS

"L'armée américaine possède deux milliards de cartouches pour mitrailleuses, et reçoit chaque jour plus de quinze millions de cartouches. La capacité de production des usines américaines est le 760,000 obus par jour.

"Un million de grenades perfectionnées de types variés, possédant une puissance spéciale d'explosion, sont fournies chaque semaine; plus de cent cinquante engins de tranchées ont été inventés et perfectionnés en Amérique pour contribuer à la défaite du militarisme prussien.

L'Amérique fait de grands progrès dans l'emploi des lance-flammes comme dans celui des gaz empoisonnés et brûlants, et les nouveaux engins et les gaz dont les troupes américaines sont pourvues feront regretter aux chefs militaires de l'Allemagne d'avoir jamais introduit de telles méthodes barbares de guerre?

"Les troupes américaines sont aussi spécialement protégées contre les gaz par des moyens que les troupes allemandes ne pourront jamais posséder, car la matière protectrice n'existe pas aujourd'hui en Allemagne.

VINGT-CINQ MILLE AEROPLANES ET 100,000 *AVIATEURS*

"L'Amérique construit maintenant plus de vingt-cinq mille aéroplanes et il y a dans les Etats-Unis seuls plus de cent mille aviateurs. Le nouveau moteur américain, le moteur "Liberty", est, pour son poids, le plus puissant moteur existant au monde, si puissant que les grand appareils de bombardement, qui déverseront une pluie de mort et de destruction sur l'Allemagne, seront capables de voler à travers l'Atlantique en vingt-quatre heures.

"Déjà plus de cinq cents aéroplanes de bataille ont été embarqués vers l'Europe avec cinq cents moteurs additionnels. *Les aéroplanes de bataille sont maintenant délivrés au taux de quatre-vingts par semaine.*

"Un des mensonges dont on a trompé les soldats allemands a été que, même si l'Amérique réussissait à envoyer ds troupes combattre en Europe, elle ne pourrait pas les maintenir à leur effectif à cause du manque de navires. La construction des navires par l'Amérique a été l'effort couronné du plus grand succès qu'ait fait n'importe quelle nation pendant la guerre. Dans la seule journée du 4 juillet, plus de cnt navires furent lancés. *Les navires sont construits maintenant aux taux d'un demi-million de tonnes par mois, et quand tous les chantiers de construction de navires qu'on édifie maintenant seront complétés, l'Amérique sera capable de construire près d'un million de tonnes en trente jours.* C'est plus que l'Allemagne ait jamais construit en un an.

"La fin est en vue; l'Amérique vient de commencer à combattre; chaque jour sa puissance va croître. Sur mer, sur terre, dans les airs, l'Allemagne sera irrémédiablement inférieure; voilà la vérité que le militarisme prussien tâche de cacher au peuple allemand. *L'Allemagne est battue, et chaque vie que les Allemands sacrifient maintenant est un inutile sacrifice."*

Nous dirons donc *avec M. Georges Clemenceau* : "Tenons bon! Tenons bon un quart d'heure de plus qu'eux", et *avec nos poilus* "on les aura!"

FRANC-COMTOIS.

L'ETAT INTERIEUR DE L'ALLEMAGNE

La Haye—Une personalité que ses fonctions appellent régulièrement en Allemagne depuis trois ans, qui vient de parcourir toute la partie occidentale du pays et qui jusqu'ici concluait à l'épuisement des belligérants et à une paix de lassitude, consacrant la victoire allemande, déclare ce qui suit :

"Pendant les derniers trois mois l'Allemagne a plus changé qu'elle n'avait changé en trois ans. Pour la première fois j'ai eu la vision de sa défaite.

"Du haut en bas de l'échelle sociale, civils et militaires, tout le monde exprime à voix haute même devant des étrangers une extrême lassitude.

"Entre Mannheim et Francfort, les soldats de la landwehr dont un sergent entrent dans mon compartiment. Pendant 2 heures ils ne cessent de récriminer contre leurs chefs qu'ils appellent "die Dicken", (les gros). "Il n'y en a que pour eux. Tout y passe: meubles, argenterie, linge, bijoux. Quand nous arrivons, il ne reste que les quatre murs. Nous sortirons de la guerre tout nus. Avant un an il ne restera plus en Allemagne que des cocottes et des souris... Ca va toujours bien, mais ça va toujours mal.

"Le gros de la population vit exclusivement de pain et de légumes. Elle supporte vaillamment la disette alimentaire, grâce à sa discipline innée. Mais on est frappé de la maigreur des gens que l'on rencontre. Plusieurs fois j'ai vu, dans la rue, des gens tourner soudainement la tête vers le ciel et s'affaisser. C'est la marque de l'anémie cérébrale.

"On vit dans l'inquiétude, dans la résignation, dans une sorte de prostration. De la guerre, on parle moins possible, mais on s'entretient volontiers des divers problèmes de l'alimentation, et on se réjouit d'une aubaine de cet ordre beaucoup plus que d'une victoire annoncée à grands fracas. Dans la région du Rhin, si dûrement frappée par les raids d'aviation, j'ai entendu les gens répéter: "Peu nous importe d'être Français ou Allemands. Que la guerre finisse. Nous ne pouvons être plus malheureux qu'aujourd'hui." Une question qui revient souvent est: "Pourquoi sommes-nous "détestés"? Une marchande de tabac qui m'interrogeait ajouta: "On doit nous cacher quelque chose."

"Pour la première fois j'ai constaté que certains journaux étrangers étaient interdits. Par exemple il fallait une permission spéciale pour recevoir le Journal de Genève, et ceux auxquels on la donnait devaient s'engager à le garder pour eux.

"On recherche beaucoup les cuisinières suisses qui, contre une petite somme versée au consultat, reçoivent de Suisse un petit paquet contenant savon, chocolat, etc. L'arrivée du "Swizer Packet" est un événement. Un banquier de Francfort me montrait le morceau de savon obtenu de sa lousement dans son coffre-fort.

"Le vol était partout. Malheur au voyageur qui dans un hôtel met ses souliers devant sa porte. Une affiche l'avertit de bien s'en garder. Tout se vend. La corruption est générale. Des gamins et des gamines de 13 et 14 ans se livrent au plus odieux commerce dans l'indifférence générale.

"Le chef d'une grande société métallurgique qui vient d'assister à une réunion plénière des métallurgistes de l'Empire, tenue à Berlin, me déclare: "L'inquiétude était générale dans l'assemblée.. Plus de foi dans la victoire. On ne pense qu'aux moyens de se tirer d'affaire au meilleur compte. On avoue en soupirant qu'il va falloir faire des concessions à l'ouest. J'ai entendu des hommes considérables parler de l'empereur. Il souffre de neurasthénie. Il a des crises de prostration. Il a de l'insomnie et l'entérite nerveuse. On ne le consulte plus que pour la forme. Ludendorff est le maître. Un banquet mauvais et coûteux a terminé le Congrès. Un colonel directeur des communications à la presse était présent. A certain moment il se mit à dire: "Voulez-vous savoir la vérité? Nous sommes foutus."

"J'ai rencontré une haute personnalité alsacienne. En alsace, la haine de l'Alemagne est à son paroxysme, avivée par mille tracasseries. Il ignorait tout de l'effort américain. Je le lui ai décrit. Les larmes lui sont montées aux yeux.

"Les banquiers, les industriels que j'ai vus placent tout leur espoir dans une manoeuvre pacifiste. Ils préconisent un rédoublement de propagande dans les pays de l'Entente pour forcer leurs gouvernement à faire la paix. Un financier de Francfort disait récemment, dans une réunion: "Nous devons subventionner sans compter les agents de défaitisme. C'est notre dernière cartouche." Voici la conclusion de ce témoin:

"L'Allemagne est mécontente et inquiète. Elle n'est pas mûre pour la révolution. La masse ne peut rien contre le pouvoir militaire. Tant qu'il n'y aura pas la lourde défaite, la discipline restera presque intacte sur le front. Les militaires lutteront jusqu'au bout. Leur pouvoir se renforcera probablement encore. Ils ne passeront la main au pouvoir civil avec mission de faire la paix à tout prix, que lorsque le pays aura été usé jusqu'à la trame."

L'HON. DR BELAND

Les journaux nous annoncent pour lundi prochain, la visite à Winnipeg, du Dr Béland, prisonnier de guerre des allemands durant quatre ans.

Ce compatriote distingué sera l'hôte du *Rotary Club* et parlera dans la *"Congregational Church"*.

La cité de Saint-Boniface est le centre français le plus important de l'Ouest Canadien.

Il nous semble que nous ne saurions laisser passer près de nous ce personnage remarquable sans lui présenter nos hommages.

Son Honneur le Maire et Messieurs les Echevins, nous permettront-ils d'exprimer l'idée que s'ils pouvaient induire le Docteur Béland à passer une soirée avec nous, ils auraient droit à la reconnaissance de toute la population de Saint-Boniface.

UN VOYAGE EN ESPAGNE

NOS ENFANTS DE SOLDATS A BARCELONE

(Suite)

On rit... la vue d'un ballon de football semble, cependant, le récon cilier un peu avec l'humanité. Les jeunes filles débarrasent le couvert. Toutes les dames de la Soci-té. qui ont collaboré au succès des Maisons Claires à Barcelone viennent alors embrasser les enfants qu'elles ont adoptés.

Le Comité de Sabadell présente ses voeux, avec une magnifique gerbe de fleurs, et demande, comme une grâce, que d'autres enfants, dont il prend la charge soient vite amenés de Paris.

M. le Consul de France, M. Lavondès, vient s'informer de la santé des enfants... A ce moment le grand poète Apeles Mestres le Mistral de la Catalogne et le chantre de l'épopée française, se lève et prononce un discours frénétiquement applaudi. Il rappelle qu'on vit toujours la France noble et généreuse accourir pour soulager les souffrances de l'Espagne.

"Aujourd'hui que la France est frappée par le plus grand malheur qu'enregistrer l'histoire de l'humanité, c'est bien le moins que nous puisions faire que d'offrir aux fils de nos soldats, à ces innoncentes victimes de la guerre, de l'air libre, un soleil chaud et un amour tout maternel."

Le comte de Valicourt, un fin diplomate, membre d'honneur des Maisons Claires, et un grand Français, improvise une allocution qui fait battre tous les coeurs.

"Enfants de nos héroïques combattants, lisez autour de vous dans tous les regards;... C'est l'accueil d'une famille qui devient votre famille jusqu'à l'heure du retour en France. Comme dit le Poète: "Entrez dans ce pays du soleil avec un sourire de joie, vous ne le quitterez (nos ferons tout pour cela) qu'avec une larme de regret et de gratitude".

Il faudrait pouvoir reproduire, en entier, ce petit chef-d'ouevre d'esprit et de bonté.

On me prie de répondre. Cela est facile. On ne vit pas de pareilles heures sans éprouver le désir de crier sa reconnaissance.

Je raconte de mon mieux la vie de peines et d'angoisses des mères qui m'ont confié leurs ninos, et la fierté qu'elles éprouveront lorsque je rapporterai l'inoubliable réception qui fut faite à leurs enfants. Je dis la pieuse admiration que nous vouons aux soldats catalans qui meurent pour notre idéal, et je rappelle le sublime poème d'Apeles Mestres que nos poilus savent tous par coeur :

Vous ne passerez pas;
Car si vous passiez
Ce serait sur un monceau de cendres.
Vous pourrez prendre nos vies,
Nos âmes, jamais.
Mais ce ne sera pas,
Vous aurez beau faire,
Vous ne passerez pas.

Mais vous n'attendez pas de moi que je reconstitue ici mon petit speech écouté avec tant d'indulgente tendresse.

A ce moment l'Alcade fait son entrée et est ovationné. Il apporte son obole particulière à l'oeuvre des Maisons Claires, et par une pensée délicate, fait distribuer à chaque enfant un sac de bonbons aux armes de la ville. Et puis il parle d'un projet qui permettrait, d'accord avec le Conseil Municipal de Barcelone, de prendre un grand nombre de petits Français. Cette nouvelle est accueillie avec enthousiasme.

Mais l'heure s'avance, il faut que nos cinquante enfants soient répartis dans leurs maisons respectives.

Quinze petites filles sous la conduite de Mme de Valicourt prennent le chemin d'Arenys-de-Mar, au bord de la mer.

Dix petites filles sous la conduite de Mme Ferrero sont dirigées sur Andrés de Llavaneras, dans la montagne.

Quinze garçons sont emmenés à Sabadell par le Comité.

Enfin, c'est nous-même qui avons la charge, charmante de conduire dix filles à Las Cortes, sur les hauteurs qui environnent Barcelone.

Le Couvent de Las Cortes

— Oh: ces jardins de paradis, ces allées de palmiers, cette odeur enivrante d'orangers, ces grands platanes noueux, ces magnolias, ces géraniums roses courant le long des murs clairs! C'est un enchantement des yeux. Des pensionnaires vêtues de blanc attendent dans ce cadre biblique leurs petites camarades; il est convenu que chacune d'elles doit prendre une petite soeur sous sa protection. L'Alcade ayant eu la grâce de nous amener en auto, nous avons tout le loisir, en attendant l'arrivée de nos filles Claires, de visiter cet admirable couvent, aux murs épais, aux vastes salles dallées et fraîches, et ouvrant sur des jardins de rêve. J'explique à la mère supérieure, qui a l'air tout intelligence, toute bonté, toute tolérance, mon désir que nos enfants deviennent avant tout, de bonnes ménagères, habiles de leurs doigts, simples de coeur et soucieuses de gagner leur vie. Elle me promet que tous ces enfants prépareront d'abord leur certificat d'études et comme récompense apprendront le métier de dentellière si joliment pratiqué par les Espagnoles, et de plus étudieront la langue riche et sonore qui pourra leur être si utile plus tard.

L'Alcade me dit son voeu: un échange fraternel et charmant entre ces petites latines, qui permettrait à tous les enfants de France de remporter dans leur patrie la langue de Don Quichotte et à toutes les écolieres d'Espagne d'apprendre le français comme leur langue maternelle.

Mais voilà les cars qui débouchent sous la grande allée de palmiers... Les fillettes poussent des cris de joie... Quoi! c'est là leur palais! C'est là leur forêt enchantée!... Elles ne s'étonnent plus de rien, et pourtant elles sont saisies. Leurs compagnes, de blanc vêtues, s'avancent vers elles, les serrent dans leurs bras, et les emmènent jouer. C'est une vision ravissante, une évocation des temps antiques.

A Llavaneras

Le lendemain, accompagnée de l'infatigable directeur du Foyer Français, M. Garnier, de sa femme, toujours gracieuse et bonne, Mme Klein, ma chère présidente, et de toutes les dames du Comité, nous allons dès l'aube, surprendre nos enfants à Llavaneras. Llavaneras est la Maison Claire idéale, elle fut offerte, par un Espagnole et aménagée pour nos enfants avec une perfection rare. Villa blanche aux terrasses fleuries, bâtie à flanc de montagne, réfectoire riant et frais, chapelle minuscule, dortoirs larges ouvrant sur une pergola d'où l'on embrasse un horizon de verdures, c'est idéal. Nous arrêtons le programme des études à la fois pratiques et manuelles, que devront suivre ces enfants, car être heureux par le travail, c'est l'être deux fois, et c'est ce qu'il ne faut jamais que ces filles Claires oublient.

— Madame, crie l'une des fillettes, je sais déjà l'Espagnol, et elle écorche le plus drôlement du monde les mots qu'elle a retenus à tort et à travers...

Nous partons de cette tranquille et douce maison surveillée par des Dames de la Présentation de Tours, l'enchantement au coeur.

Le distingué journaliste de la Publicidad fait avant de partir, une distribution de bonbons; les petites battent des mains et agitent leurs mouchoirs en guise d'adieu...

A Arenys-de-Mar

Il ne nous reste plus qu'à voir Arenys-de-Mar, mais auparavant, un banquet intime réunit les nombreux amis des Maisons Claires au restaurant Monte-Calvario, construit sur pilotis, en pleine mer. Il semble qu'on soit sur un bateau, la brise met une fraîcheur dans l'air, des parfums marins montent de cette eau si bleue, le déjeuner est savoureux et la conversation tendre, cordiale, intime. Au dessert cahcun se lève, non pour des discours. le mot est trop pompeux, mais pour laisser échapper seulement quelque chose de son coeur. Ah! que les deux pays sont bien de même race, et qu'on est fait pour se comprendre! M. de Valicourt, M. Ferror, M. Timotéo Martinez, M. Garnier disent des choses profondes et émouvantes. A les écouter on se sent fier d'être Français et de posséder de tels amis... La pensée de tous c'est que ce beau jour aura des lendemains. Les manifestations spontanées de Barcelone, son amour pour les enfants de nos soldats, la chaleur avec laquelle la presse a accueilli

(*A suivre sur la troisième page*)

UN VOYAGE EN ESPAGNE

(Suite de la 2e Page)

leur venue, tout indique que Barcelone aime la France et c'est un sentiment qui pénètre l'âme, la ravit...

Un volontaire catalan chamarré de croix et de décorations se lève et exprime sa joie de servir la France aux côtés de nos poilus, il envie le sort des deux mille héros catalans qui sont morts pour la Terre de Liberté. Son accent est si ardent que des larmes montent aux yeux. Alors le docteur Turell se lève et avec une flamme extraordinaire il fait un portrait de la femme pendant la guerre, de l'infirmière au chevet des blessés, de l'amie que aide les héros à bien mourir... Et c'est bien ce que j'ai entendu de plus beau sur ce thème. Il fallait venir en Espagne pour entendre parler en termes aussi nobles de la femme française.

—Vous le direz, me répète M. de Valicourt... Vous le direz, le sentiment de Barcelone pour notre chère patrie!

Oh! oui, je voudrais pouvoir faire passer dans ces froides lignes quelque chose de l'enthousiasme de Barcelone pour les nôtres... Nos soldats inspirent un respect religieux, notre pays, une admiration sacrée... On nous trompe, quand on nous dit que les Espagnols ne nous aiment pas! La Catalogne du moins, dans une explosion de joie, a prouvé le contraire. Nos enfants Clairs en furent le prétexte, mais ces sentiments de sympathie cherchaient une issue et ce sera un bonneur pour notre oeuvre de les avoir provoqués et d'avoir été la raison de ces minutes inoubliables... D'ailleurs, la garden-party, sous les beaux ombrages du collège d'Arenys-deMar, en fut la manifestation éclatante... Deux Sociétés de Fédérés ennemis irréconciliables, vinrent faire la paix sur la tête de nos enfants, deux maires qui se détestaient, offrirent en même temps leurs services à nos chers petits, et à la stupéfaction d'Arenys, s'étreignirent les mains. Les fils de nos Poilus, opèrent des miracles. La chère Directrice d'Arenys me le fait observer et elle ajoute avec un bon sourire: "J'aimerai vos enfants; j'ai soigné leurs pères à l'hôpital militaire de Tours, en 1914." C'est alors qu'un Espagnol, de haute stature et de belle mine, s'avance à travers la forêt d'orangers, sous laquelle s'ébattent nos enfants. Il me broie la main et très vite dit: "Madame, j'ai le bonheur d'être riche, c'est la première fois que je sens ce bonheur-là. Amenez-nous encore des enfants de France, beaucoup d'enfants. Nos deux pays se connaîtront et s'aimeront à travers cette jeunesse, et vous trouverez ici tout l'argent qu'il faudra. Quand il n'y en aura plus, il y en aura encore...' Il saisit la plus jeune des fillettes, l'enlève de terre, et crie: "Vive la France!"

Comment oublier ces instants!... Comment oublier ce parc enchanteur, tombant en pentes douces jusqu'à la mer bleue, et le parfum de ces jardins et le spectacle du bonheur donné à nos petites et ce palais de marbre qu'elles vont habiter!...

Le Départ

Le lendemain, quand à la gare tous ces amis me donnèrent l'honneur de leurs adieux, un seul mot échappa de toutes nos lèvres: "Au revoir!" M. Auvinet, un propagandiste passionné, celui-là même qui nous avait offert le diner d'adieux dans le joli cadre du Cercle Royal des Chasseurs, me remit un paquet noué aux couleurs d'Espagne... "C'est votre mariage avec Barcelone, me dit-il en souriant... Vous lirez à Paris tout ce que la presse espagnole a écrit sur les Poilus de France et leurs enfants, et ce sont les plus belles fleurs que je puisse apporter à une bonne Franaçise." M. Ferrero ajoute avec une force extraordinaire: "Dites à nos amis de France que tout ce qui vaut moralement et intellectuellement en Espagne, tout ce qui est sain, est à côté des Alliés, mais surtout de la France, notre chère France, notre chère mère France, la mère du Droit."

Le grand poète Apeles Mestres, entouré de M. de Valicourt et du Consul de France, de M. Oriol Marti qui dénonça le premier la barbarie allemande aux jeux floraux de Barcelone de de M. Timotée Martinez de M. Latul de Molins, un vétéran de 1870, et patriote enragé de Achon—que ne puisje les nommer tous—me répètent:

—Qu'on sache bien en France, comme nous l'aimons... n'est-ce pas, dites-le, répétez-le... dites-le encore!...

Alors Mme Klein, touchante en sa longue robe de deuil—car elle a perdu un fils à la guerre—au nom de son Comité, très simplement prononce :

—Que les mères françaises sachent aussi, combien nous aimerons les enfants qu'elles nous ont confiés."

Le Consul de France lève son chapeau, M. Charles-Garnier est très ému, il peut être fier aussi car ceci est un peu son oeuvre... "Au revoir!" fit-il. Et puis toutes les voix se confondent dans ce double cri: "Vive la France! Vive l'Espagne!"

Poilus, ou traita vos enfants en petits Rois ,et c'est ce que j'ai voulu que vous sachiez.

Yvonne SARCEY.

On demande des agents dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et Alberta, pour prendre des abonnements au journal "Le Manitoba." Nous accorderons 25 p.c. de commission par abonnement.

CONCERT

Toutes nos félicitations à la Fanfare La Vérendrye; elle nous a donné, mardi, dans la salle du Collège, un splendide concert au profit de l'Association d'Education. Nous avions souvent admiré cet alerte corps de musique, mais il nous semble qu'il s'est surpassé l'autre soir; nos hommages, donc, à son digne président, M. C. C. Bernier et à tous les membres.

Plusieurs amateurs de talent ont prêté leurs concours à la fanfare pour des intermèdes. Veut-on connaître le programme de la soirée?

DIEU SAUVE LE ROI

1—Ouverture—FRATERNITE . . . . M. Beyer

2—Marche—LE VAINQUEUR . . . . M. Beyer
La Fanfare

3—Déclamation — L'ENFANT DE PARIS . . . . P. Déroulede
M. Jean Cazenave

4—Marche—LE PILOTE . . . . A. L. Frank

5—Valse—REVE DE FILLE .. XXX
La Fanfare

6—Chant—DESILLUSION .. Rupes
Mlle Rosa Genthon

7—Polka pour Piston — PETITES PERLES . . . . W. Humphrey
M. Emile Bernier, soliste

8—Marche—LE HEROS . A. Belano
La Fanfare

9—Chant — NOTRE DAME DE FRANCE . . . . * * *
M. Alexandre Beaupré

10—Marche—L'ECLAIREUR . . . . N. Brown

11—Largo . . . . Handel
La Fanfare

12—Solo de Violon—* * * . . . . * * *
Mlle Ernestine Couture

13—Sélection—AIRS D'OPERA . . . . arr. L. P. Laurendeau

14—Marche de la Fanfare "LaVérendrye" . . . . Paul Salé
La Fanfare

15—Chant—* * * . . . . * * *
M. Jean Cazenave

16—Marche—RED JACKET . . . . A. Morton

17—Sérénade—MAGNOLIA . . . . Jean M. Missud

18—Pot-Pourri d'airs Canadiens . . . . L. P. Laurendeau
La Fanfare

DIRECTEUR . . . . M. Paul Salé
Accompanatrice .. Mlle M. Smith

Si nous avions un choix à faire dans la magnifique série des morceaux exécutés par la fanfare, nous indiquerions volontiers la "Marche du Vainqueur", pièce héroïque, d'un rythme puissant et soutenu, pleine de grandeur et d'énergie. La marche de la fanfare "La Vérendrye", composition de M. Paul Salé, doit aussi être mentionnée; c'est une oeuvre de fougue et d'entrain, avec, du reste, toutes les nuances nécessaires; de la première à la dernière ligne, c'est un accent de triomphe et de fête; ce pourrait être, magnifiquement, quelque chose comme la charge des poilus. Il est à espérer que nous entendrons souvent cette oeuvre, qui fait honneur à M. Salé, qui fait honneur aussi à notre ville, puisque c'est une production locale.

Nous nous bornerons à cette appréciation du répertoire de la fanfare, parce que nous voulons être bref; nous enveloppons dans la même louange tout le programme et tous les musiciens. Nous voulons cependant nommer le jeune M. Emile Bernier, soliste cornetiste déjà plein de mérite. M. Salé a tenu savamment la baguette de directeur, et à lui revient surtout l'honneur de ce beau concert.

La déclamation de M. Jean Cazenave: "L'enfant de Paris" par Paul Déroulede, a été bien accueillie; surtout M. Cazenave a été applaudi dans son second numéro, un spirituelle adaptation française du "Tipperary".

Un autre numéro d'intermède que nous n'avons garde d'oublier, ce fut le chant de mademoiselle Rosa Genthon. Mademoiselle Genthon possède une superbe voix, un soprano harmonieux et limpide ;elle possède en outre une grande émotion artistique, ce qui est le don par excellence. L'auditoire lui a donné, une belle gerbe de fleurs, un long et sympathique applaudissement. Mademoiselle Genthon a chanté "Désillusion" de Rupès, et, en rappel, cette suave et toujours impressionante chanson: "Les Mamans".

M. Alexandre Beaupré dont le talent nous est bien connu, a interprété avec une onction particulière le "Notre-Dame de France" —morceau à la fois plein de force et de douceur, plutôt une prière qu'un chant, ou si vous le préférez, les deux confondus admirablement.

Enfin mademoiselle Ernestine Couture s'est montrée experte violoniste; elle aussi a eu les honneurs du rappel: du reste la bonne musique est de tradition dans cette famille.

Mademoiselle M. Smith a tenu le piano avec succès comme accompagnatrice.

Monseigneur l'Archevêque et un clergé nombreux assistaient au concert. M. le juge Prud'homme, président de l'Association d'Education occupait aussi un siège d'honneur.

FETE CHAMPETRE AU CLUB DE TENNIS DE SAINT-BONIFACE

Notre ville aura cette année la visite des plus célèbres experts de tennis du Canada.

Holmes, Bennett, Verley, Love, Leistikow et Wright seront avec nous dimanche prochain et comme ils sont en excellente forme à la suite de plusieurs tournois dont ils ont remportés tous les honneurs on est assuré que de vraies batailles royales seront mises en scène.

Le club de Tennis de Saint-Boniface invite le public à y participer et comme c'est la seule occasion cette année où de telles étoiles se rencontreront dans la même journée on est certain qu'il y aura foule.

Communiqué.

L'AMOUR DES PEUPLES POUR LA FRANCE

Il y a cent vingt-huit ans, le 14 juillet 1790, ce fut à Paris la fête de la Fraternité. Toutes nos villes, toutes nos provinces (et parmi elles Strasbourg, Metz, la Lorraine et l'Alsace) affirmèrent par serment leur volonté d'être françaises. Devant le roi et le peuple, sous la présidence de La Favette, Talleyrand, assisté de trois cents prêtres vêtus aux trois couleurs, dit la messe sur l'autel de la patrie. Tous les fédérés s'embrassèrent. "Ils ressmblaient, dit le procès-verbal officiel, à une famille de frères qui viennent de se jurer une amitié éternelle."

Et hier matin, à la revue, et puis l'après-midi, à la statue de Strasbourg, devant cette madone de la patrie, devant ce symbole du droit, des Anglais, des Américains, des Belges, des Italiens, des Serbes, tous les alliés, mêlés au peuple de Paris, tous les peuples annonçaient le rétablissement de l'unité française, jurant que Metz et Strasbourg vont revenir à la France. Pour peindre cette foule palpitante d'enthousiasme et donner la ressemblance de cette incroyable bigarrure qu'animait une seule âme, il faut reprendre la phrase du procès-verbal de 1790: "Une famille de frères qui viennent de se jurer une amitié éternelle."

Mais ce n'est pas tout. Elargissons nos vues. Dans le monde entier, à la même heure, hier, des solennités tournaient les pensées brûlantes des peuples vers la France.

Je ne crois pas que dans l'Histoire quelque chose soit comparable au mouvement de sympathie qui depuis quatre ans déferle à travers l'Amérique latine et soulève toutes les âmes vers la France. Aucun intérêt ne pousse ces pays lointains à prendre part à la lutte, aucune offense personnelle ne les fit réagir. Pourtant du premier jour ils s'exaltèrent. s'émurent pour nous et célébrèrent la Victoire de la Marne comme une victoire nationale.

Ce qui les conduit, c'est une force mystique d'amour et d'admiration. La France est la mère spirituelle, la source des plus hauts élans et la beauté du monde. Depuis Verdun, l'univrs cesse de croire à l'invincibilité de la Germanie. Un dogme a cessé de vivre. L'espoir des nations se change en certitude: la France qui mérite de vaincre vaincra. D'une manière éclatante, à cent reprises, ces peuples lointains l'ont affirmé. Plus d'une fois, nous avons décrit à nos lecteurs les manifestations irrésistibles qui jetaient dans les rues de Montevideo, de Buenos-Aires, de Rio, de Lima ou de Saint-Paul, des centaines de milliers d'hommes acclamant notre patrie. Hier encore, à Santiago du Chili, les cris d'enthousiasme retentissaient.

Manifestations passagères, exposions d'un jour- Non pas. Aux clameurs des peuples s'ajoutèrent bientôt les actes des gouvernants. Panama, Cuba, le Brésil, le Gautemala, le Nicaragua, Costa-Rica, Honduras et Haïti sont en guerre avec l'Allemagne. La Bolivie, Saint-Domingue, le Pérou, l'Equateur, l'Uruguay, le Salvador ont rompu les relations diplomatiques. Sur vingt pays, quatorze ont cessé d'être neutres, et nous ne comptons pas l'Argentine, dont la Chambre et le Sénat pourtant votèrent la rupture, qu'empêcha seul le président Irigoyen, homme énigmatique, indécis, qui a lu la dépêche criminelle du comte de Luxbourg et refuse la pure gloire d'être un Wilson.

Mais la guerre finira. Etre avec nous dans la guerre et pour un temps limité, ce n'est pas assez au gré de ces peuples. D'eux à la France, rien d'éphémère. Ils veulent un lien éternel de leur foi dans notre pays. L'Uruguay, le premier, a trouvé la formule de cet émouvant mariage.

En 1915, d'un mouvement spontané, en un geste vigoureux et d'une délicatesse émouvante, le Congrès de l'Uruguay décidait qu'à l'avenir le 14 juillet serait fête nationale, et le jeune maître Enrique Rodo se chargeait de commenter ce vote: "En célébrant cette date du 14 juillet, nous convoquons tous ceux qui aiment l'esprit immortel de la France, tous ceux en qui un éclair de cet esprit, un épisode de son histoire un mot de son large idéal ont suscité une émotion de beauté, de générosité, d'héroïsme. Il s'agit d'étendre à la France de 1917 l'hommage de notre attachement à la France de 1790. Nous ratifions un principe de liberté humanitaire, nous confirmons un sentiment de sympathie internationale, nous formulons une voeu de victoire."

Immédiatement, la Bolivie (sur l'initiative du président Montés, aujourd'hui ministre à Paris) suivit l'Uruguay... Disons-le en passant, c'est de Bolivie que la France, aux jours sombres de 1870, a reçu peut-être le plus étonnant témoignage d'amitié, et pour ma part j'aimerais essayer d'écrire, comme un reflet du plus noble des livres, comme une suite, s'il est permis de dire, à l'inimitable Don Quichotte, l'histoire de l'expédition qu'en 1870 le président de la République de Bolvie, le capitaine général Mariano Melgarejo, organisa et mena, à la première nouvelle que la guerre venait d'éclater sur le Rhin. Il convoqua et harangua ses troupes: "Notre grande amie la France vient d'être victime d'une infâme agression; nous devons voler à son secours". Et, se mettant à leur tête, il partit à travers les Andes... Nos amis de la Bolivie, dotés aujourd'hui d'une armée importante, guidés par des hommes d'Etat savants et pratiques, devenus une grande nation organisée et prospère, sourient de ce souvenir. Qu'ils nous permettent de nous le rappeler comme un épisode légendaire qui nous émeut d'amitié.

En 1917, le puissant Brésil, la nation d' "Ordre et Progrès", ayant déclaré la guerre à l'Allemagne, institua à son tour la fête nationale du 14 juillet. Et la vague ne s'arrêta plus. Le Salvador, penché sur la mer Pacinque, il y a dix jours, a rompu le silence. Une dépêche dit: "La République du Salvador adopte le 14 juillet comme fête nationale." Qu'on se représente ce que cet hommage suppose d'amitié dans ce pays lointain qui nous offre, sans esprit de retour, ce gage d'éternelle amitié. N'oublions pas d'en remercier M. Mathieu, consul général à Paris, qui prit l'initiative de ce mouvement et qui fut aidé d'un coeur enthousiaste par le docteur Palomo, ministre des finances, par le docteur Quinonez, vice-président de la République. Le lendemain, c'était le Guatemala, dont le président Estrada Cabrera, intéressante figure qui rappelle celle de Porfirio Diaz, a répondu aussitôt à l'appel de son chargé d'affaires, M. Lardizabal. Le surlendemain, c'était le Pérou. Après le Pérou, voici le Chili, dont la presse annonce que le 14 juillet devient, avec le 4 juillet, fête nationale, et nous croyons voir dans ce décret un effet de l'éloquente amitié des Mackenna Subercaseaux et des Maximo del Campo pour la France. Et voici encore le Nicaragua, dont le président Charmorro s'enorgueillit de nous avoir donné un de ses frères, mort glorieusement pour la France; puis le Costa-Rica, dont le gouvernement présidé par le général Tinoco et étroitement d'accord avec son consul général à Paris, M. Martin, a toujours suivi, contre vents et marées, la ligne droite de sa conscience. Demain, nous le savons, ce sera le Honduras, et sans doute l'Equateur, et le Sénat de la République Argentine ratifiera l vote de la Chambre des députés tendant à faire du 14 juillet une fête nationale.

C'est tout le Nouveau Monde qui à jamais célébrera notre 14 juillet. C'est vingt peuples inscrivant dans leurs fastes une date qui signifie: France. La fête de la France devient la fête du monde, comme sa douleur et son deuil, la Douleur et le Deuil de l'univers.

Ecoutons ce choeur des peuples, du nord au sud de l'Amérique, de l'Atlantique au Pacifique. Cherchons à comprendre au mieux ces nations fraternelles, pour leur exprimer à notre tour notre affection de la manière qu'elles préfèrent. Que disent-elles? J'ai lu, autant que je pouvais, leurs discours, leurs articles. "France! s'écrient-elles avec le sénateur Cornejo (de Lima, au 14 juillet 1917), nous réclamons le droit de nous appeler tes enfants. car en notre âme nous portons les mêmes pensées dont tu brûles et nous vivons de tes espérances. Ton histoire est l'évangile des peuples qui souffrent de l'injustice, car dans ses pages brille la foi en la vie éternelle du droit, en l'heure inévitable de la résurrection de tous les droits lésés."

Telle est la part incomparable de la France au milieu des peuples. Mais est-il dans le monde une seule voix qui se lève en faveur de l'Allemagne?

Maurice BARRES.
de l'Académie française

PRIERES NATIONALES

On connait la belle lettre de M. Clemenceau au cardinal Luçon.

J'ai dit belle lettre. En effet, si elle a opposé, à la demande de prières publiques à décider par le gouvernement, un refus qui n'a étonné personne, elle a apporté en même temps, aux croyances religieuses, l'expression d'une sympathie que nous étions déshabitués d'entendre exprimer.

M. Clemenceau ne se contente pas de constater, à tort ou à raison, l'"obstacle de la loi"; la teneur et le ton de sa lettre permettent de croire qu'il regrette l'existence de cet obstacle.

On peut dire, quand on compare le passé de M .Clemenceau à son présent, et en particulier à la présente lettre, qu'il a remporté une victoire sur lui-même, et voilà le présage d'une autre victoire, celle à la quelle il mène la France.

Cela dit, devons-nous, nous croyants, nous arrêter définitivement devant l'obstacle que M. Clemenceau considère come "décisif", mais que d'autres bons esprits regardent comme inexistant?

En d'autres termes, avons-nous à notre disposition un autre moyen, pour réaliser des prières nationales, que celui auquel M. Clemenceau ne croit pas pouvoir recourir?

Qu'on me permette d'en indiquer un, tout au moins sous forme interrogative.

Est-il absolument besoin, en France, que des prières, pour être nationales, soient demandées par le gouvernement? Je ne le pense pas.

Je le veux, ces prières doivent être demandées par le souverain. Mais chez nous, et sous l'empire de la constitution qui nous régit, le souverain, c'est le peuple français.

Sans doute, il doit déléguer l'exercice des ses pouvoirs: il nomme le Législatif. qui à son tour nomme l'exécutif, qui lui-même nomme le Judiciaire. Mais ceux qui exercent ces pouvoirs savent qu'ils n'en sont que les dépositaires et que, politiquement, le souverain, c'est la nation.

Il va de soi que, ayant confié à telles personnes l'exercice du pouvoir, la nation ne peut ,plus exercer ce pouvoir par elle-même. Mais cela est-il

On peut prévoir un cas où le pouvoir, délégué par le peuple, lui reviendrait forcément. Ce serait le cas de "défaillance" des délégués.

Supposez qu'un jour, tous les détenteurs du pouvoir étant réunis pour une solennité quelconqe, une catastrophe se produise qui les fasse tous disparaître. La souveraineté a-t-elle disparu en même temps Non: elle se retrouve intacte aux mains de la nation française.

On peut supposer, au lieu de défaillances physiques, des défaillances morales, comme l'abandon d'un poste en présence du danger.

Dans ces cas, le peuple, "dont le salut est la loi suprême", se sent en possession de sa souveraineté, et il la délègue à qui lui inspire la plus grande confiance .

C'est en vertu de cette règle que, il y a quatre ans, des évêques ou des curés ont vu se renouer la tradition qui les désignait depuis toujours, en France, comme les "défenseurs de la cité."

Cela étant, voici les faits.

La nation française, dans sa grande majorité, désire que soit ajouté à tous nos moyens de victoire celui-ci qu'elle considère comme des plus importants: la prière de la France à Dieu.

Elle considère que nous devons cette prière, non seulement à Dieu, non seulement à nous-mêmes, mais à nos alliés. Eux, ils ont des prières nationales qui nous profitent à nous aussi, puisque notre cause est inséparable de la leur. Les Français dont je parle estiment que nous devons faire pour nos alliés ce que ceux-ci font pour nous,—que nous devons comme eux mettre tous les poids dans la balance,—que nous n'avons pas le droit d'être en reste avec eux,—et qu'à leurs prières nationales doit correspondre la prière nationale française.

Or il arrive que le gouvernement, dans la circonstance, est défaillant; à tort ou à raison il ne croit pas pouvoir agir: il se croit tenu par la loi, et il ne croit pas pouvoir modifier la loi.

Devant cette défaillance du pouvoir, le peuple souverain n'a qu'à se rappeler qu'il est souverain: s'il demande des prières, c'est le Souverain qui les demandera.

Et de fait, il les demande. Il fait ce qu'il a toujours fait en France dans des crises analogues: il se tourne vers sese évêques, vers les défenseurs de la cité. Et si les évêques, interprètes du voeu des fidèles, ordonnent des prières nationales.

Elles le seront encore plus si, au même jour et à la même heure, les protestants convoqués par leurs ministres, les israélites convoqués par leurs rabbins, demandent à Dieu, dans leurs temples ou leurs synagogues, ce que les catholiques demanderont dans leurs églises: la victoire de la France, la paix glorieuse au dehors, la paix fraternelle au dedans.

Et le gouvernement?...

A des prières ainsi ordonnées, j'ose croire que le gouvernement, invité par les autorités religieuses, s'associerait en s'y faisant officiellement représenter.

On me dira: "M. Clemenceau a semblé dire le contraire." Je réponds: M. Clemenceau a noblement dans ces derniers mois, plus d'une erreur de son passé. Pourquoi ne reconnaîtrait-il pas une erreur dans l'interprétation de la loi?

La loi, dit-on, ne reconnait aucun culte.—Soit. Et après?... Il y a de nombreuses associations que la loi ne reconnaît pas davantage, et aux réunions desquelles le gouvernement s'est fait officiellement représenter. Sociétés de mutualistes, groupements d'étudiants, etc.: on a vu prendre part à leurs fêtes des ministres et des présidents de la République.

On a vu des ministres s'en aller à tous les coins de la France, inaugurer officiellement des fontaines, des bustes, des chemins de fer d'intérêt local.

—On les avait invités...

—Certes! Mais précisément, les autorités religieuses inviteraient le gouvernement à s'associer aux prières publiques!

Il n'est pas nécessaire, pour répondre à cette invitation, que le gouvernement reconnaisse les différents cultes. Il suffit qu'il les connaisse. Et si la Loi de Séparation, à son début, déclare qu'elle ne les reconnait pas, dans tous ses autres articles elle montre qu'elle les connaît et qu'elle entend les connaître.

M. Clemenceau, comme chef du gouvernement, ne fait pas autre chose. Sa lettre même au cardinal Luçon serait inexplicable, s'il ne connaissait pas le culte catholique!...

Je reste persuadé que notre premier, qui s'est montré grand sous tant de rapports, ne ferait pas la petitesse de s'abstenir, si les chefs religieux l'invitaient à faire participer le gouvernement aux prières publiques édictées par eux.

Il y a bien les socialistes, les irréconciliables socialistes. Mais ceux-là se consoleront facilement de nos prières nationales, en se disant qu'après tout elles feront grand plaisir à M. Wilson.

E. DUPLESSY.

THEATRES

Orpheum—Mlle Albertina Rasch ainsi que M. Constantin Koheloff danseront la semaine prochaine au théâtre Orpheum. James Watts et R. Storey, Lew Pestel et O. H. Cushing dans "Strended Ministrels". Bayonne Uhille et W. Huston dans la comédie "Shoes". Rév. Frank W. Gorman, "The Singing Parson". The Australian Creightens, acroner Girls".

Pantages — Cette semaine les bates, aussin le trio "The Light-vues animées sont les plus recherchées.

Dominion—Il y a en France des femmes par milliers qui depuis 2 ans n'ont pas vu un peigne, une brosse ou un épingle à cheveux. Ainsi parle D. W. Griffith qui doit le savoir car il a passé 18 mois en France pour la production admirable de "Hearts of the World" qui sera donnée au Dominion cette semaine.

PETITES ANNONCES

ON DEMANDE—Un chauffeur pour le bloc **Manitoba.** S'adresser sur les lieux.

ON DEMANDE—Une servante. S'adresser à Mme H. Béliveau, 187, rue Dumoulin.

ON DEMANDE—Des filles pour apprendre à repasser et aussi des filles d'expérience pour repasser. S'adreser à **Henry Bros., Avenue Provencher.**

A VENDRE—Une terre à foin et à culture à Sainte-Genevième, maison et écurie, cloturée, un demi mille de l'école et de l'église aussi de la fromagerie. Prix $8.00 de l'acre. Conditions faciles. S'adresser à Francis Desmarais, bureau de Poste Dufresne, Man.

A VENDRE—Une voiture d'enfant en très bonnes conditions. S'adresser au No. 12½, rue Cathédrale, Saint-Boniface.

ON DEMANDE—Une femme d'expérience s'achant l'anglais pour un S'adresser au No. 455, rue du Portage, magasin de sucrerie de premire class. Winnipeg. Gages $12.00 par semaine. —37

PERDU—$5.00 de recompence à qui trouvera un chien "setter" blanc, (bird dog) long poile, oreilles brunies et tache brune à la racine de la queue. Nez rose. Avis à Miss Rogers, 121 Lansdowne Ave., St. John's, Man.

M. F. D. Pambrun, peintre à Saint-Boniface, désire annoncer au publique qu'il est prêt à faire tout genre d'ouvrages en peinture, posage de papier (tapisserie), calsomine, etc., etc., qui lui seront confier. Estimés gratuits fournis sur demande. S'adresser au No. 172, rue Notre Dame, Saint-Boniface ou par téléphone M. 2229. —23